

8. L'angoisse

À cette étape, Freud reprend ce qui fait le fond de la névrose : l'angoisse comme expression du complexe de castration dans son rapport à la pulsion de mort. Il s'agit d'en rassembler les éléments de théorie. Comme dans la métapsychologie (et déjà dans les premiers textes analytiques de Freud, dont l'Esquisse), l'angoisse est un état d'affect (*Affektzustand*, p. 55, *G.W.*, p.162). Mais maintenant Freud ne considère plus savoir ce que serait un affect (jusqu'alors donné comme la perception — le sentiment, la sensation : *Empfindung* — de la représentance détachée de toute représentation, quand communément les deux s'équivalent). De fait, l'angoisse ne vaut pour la représentance que depuis la jouissance négative de l'*Unlust*. Je dirai : l'angoisse pointe la persistance (dans la mise en rapport de l'identification) du non-rapport à l'objet. L'objet n'est jamais en effet, dans sa définition même, que le support du non-rapport et dès lors toujours angoissant. Retour du *a* sur le Un, du gain (de jouissance) sur la jouissance phallique, et donc façon de peser sur elle depuis la jouissance de l'Autre. Cela amènera Lacan à insister sur le fait que l'angoisse n'est pas sans objet. Mais pour autant angoisse et jouissance de l'Autre (en tant qu'*Unlust*) ne sont pas identifiables. Car il faut bien que ce que le sujet en appréhende comme angoisse soit ce que Lacan logifie comme ne devant pas être : cette même jouissance de l'Autre qui reste toujours « inconvenante » (au sens fort) du point de vue de la jouissance phallique et ce dans un effet d'interdiction. (« S'il y en avait une autre que la jouissance phallique, il ne faudrait pas que ce soit celle-là », *Encore*, Seuil, p. 56). Aussi Freud distingue-t-il soigneusement l'angoisse des autres facteurs d'*Unlust* : tensions, douleur, deuil.

8.1. Angoisse de mort

Le modèle neurologique de l'angoisse, à base d'excitation et décharge, ne satisfait pas Freud, même s'il répond à deux faits repérables lors de la production d'angoisse, respectivement l'*Unlust* et l'investissement de certaines voies viscérales déjà frayées. Aussi fait-il référence au dit traumatisme de la naissance d'Otto Rank — mais pour s'en disjoindre. Au fond, le schéma théorique que Freud agréé est celui de la reproduction d'événements traumatiques « éventuellement préindividuels » (p. 57). Et cela vaut pour l'angoisse comme pour les autres affects, et fait de tout affect un équivalent d'un accès hystérique. Mais comme il n'y a rien de plus partagé en principe que le supposé traumatisme de la naissance, cette conception fait de l'angoisse relative à la naissance une fonction des plus communes.

Tout de suite se présentent les multiples arguments qui vont contre cette conception. Il y a d'autres prototypes de l'angoisse que la naissance. D'une certaine façon, peu importe à Freud, car ce qu'il en retient c'est, avec le danger, sa menace plus que la survenue de ce qui se présente comme dangeureux. Aussi doit-il revenir sur la définition du danger ou plus exactement de la menace. Le pire qu'on puisse craindre est l'anéantissement de la vie (*Lebensvernichtung*, *G. W.*, p. 165, ce qui ne saurait se traduire par « issue fatale », p. 59) — ou pour le moins ce qui en représente un signe avant-coureur : l'anéantissement de ce qui définit le sujet présentement, dans sa jouissance (son existence), soit « l'économie de sa libido narcissique » (*ibid.*), ce qui est admissible en ce qui concerne le fœtus et les remaniements de son équilibre somatique à la naissance, avec, de façon notable, un

chamboulement de ce qui constitue l'Autre et dès lors ses rapports avec cet Autre. Autrement dit, ces remaniements ont valeur de mort pour le sujet qui les sent survenir. Cela incite Freud à ne pas suivre Rank dans toutes ses conclusions et déjà dans le montage même du traumatisme de la naissance qui n'est tout au plus qu'une reconstitution d'après-coup, sinon (sans souvenir exact) un état-écran d'angoisse, dirai-je.

Dans le même sens que l'interprétation freudienne, et à l'encontre de celle de Rank, l'angoisse de l'enfant plongé seul dans l'obscurité, ou ne pouvant plus s'appuyer sur sa mère (ou l'équivalent), prend appui sur le vide sur lequel ouvre tout l'équilibre qui se délite. « L'absence de la personne aimée (ou désirée, *ersehnt*) » (p. 61) est ainsi le moteur de l'angoisse. Le manque a trait pour l'enfant à l'absence de support identificatoire et d'action en retour (projection sur l'enfant et projection de l'enfant), essentiellement sous forme du rapport à l'objet.

8.2. Angoisse et castration

Ce qui précède implique que le sujet ne supporte pas, ou du moins craigne, la coupure avec ce qu'il tient en haute estime. (mais ici Freud semble mettre en série le phallus, la mère, et, ajoutons, aussi le père — car la nostalgie, le désir ardent : *Sehnsucht*, concerne d'abord le Père primordial).

L'angoisse appelle plutôt l'attention sur l'insatisfaction, l'accroissement de la tension du besoin. De là l'*Unlust*, « perturbation économique consécutive à l'accroissement des quantités d'excitation » (p. 61).

Or cet état de tension cède devant la présence de l'objet de satisfaction, ou métonymiquement devant la présence de la personne fournissant cet objet et par là objet elle-même. La perte de l'objet est donc là déterminante de la situation d'angoisse. Fondamentalement, il faut construire un tel objet pour s'organiser sujet de la coupure et de l'angoisse qui s'y réfère. Ce n'est donc pas que cet objet vienne à manquer, bien plutôt il représente le manque pris comme tel. Ainsi se définit l'objet *a* de Lacan comme objet métonymique et manque objectalisé, dans l'après-coup de la perte fondatrice inhérente au rapport du sujet à l'Autre.

Je passe sur les explications « ferencziennes » de Freud. Le plus étonnant est qu'il n'ait plus recours ici aux mêmes complications du nouage entre les deux topiques et avec les divers modes pulsionnels, mais qu'il simplifie l'abord des choses en poursuivant sur le point de vue du nouveau-né pour reconsidérer ces choses : désir d'union sexuelle avec la mère et dès lors crainte du châtiement par castration (le fantasme de retour dans le sein maternel étant l'équivalent du coït avec la mère). Aussi cette vision des choses demande-t-elle un rétablissement à Freud : l'angoisse de castration évolue en angoisse morale socialisée. Dès lors Freud distingue deux niveaux dans le surmoi : (1) l'introjection de l'instance répressive parentale et (2) l'étayage sur des modèles sociaux. L'angoisse devient dès lors, de la part du moi, la crainte de voir s'éteindre l'amour du surmoi pour lui : le mouvement reste ainsi très strictement intrasubjectif et ne correspond plus à ce qui peut être présenté comme opérant entre deux personnes (l'enfant et sa mère). Par là, l'angoisse de mort rejoint l'angoisse de castration.

8.3. Retour sur la métapsychologie de l'angoisse

Freud reconsidère du coup l'option antérieure qui faisait de l'angoisse l'effet du refoulement (comme devenir de l'énergie libérée par le refoulement, et transcription de la représentance pulsionnelle). Nous n'en sommes plus à une conception simplement économique de la libération d'angoisse, mais à une intervention subjective dans la structure signifiante. (Il faut bien admettre pour le soutenir que ce que la traduction française implique comme « moi » n'est que le sujet, et non une instance constitutive de sa structure.) Il s'agit

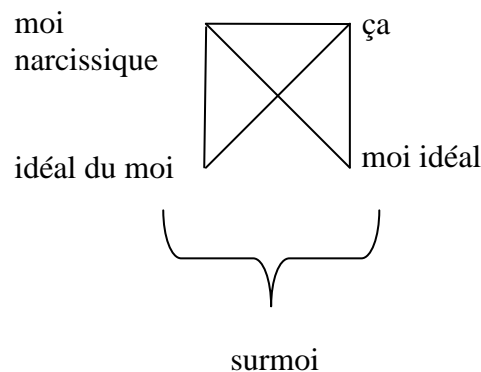
maintenant du rapport que le sujet entretient avec sa jouissance (l'instance *Lust-Unlust*). Plus exactement Freud n'invalide pas l'hypothèse antérieure, il la relativise simplement quant à son origine, c'est-à-dire qu'il laisse tomber l'organigramme topique-dynamique-économique de la structure subjective. Pourtant ces abords, aussi contingents soient-ils, sont essentiels à la transcription de l'intension pulsionnelle en ses dérivés signifiants, imagés et objectaux extensionnels. Ils servent à l'élaboration des modes de discours dialectisant intension et extensions. À cette représentation de la structure se superpose celle qui prévaut maintenant et qui situe l'angoisse au niveau du moi (ou du sujet), comme sa réactivité à l'égard des choses. Ni angoisse du ça, ni angoisse du surmoi, mais seulement angoisse du sujet.

Freud en vient dès lors à stratifier des périodes variables de surgissement de l'angoisse selon les âges de la vie :

- (1)- danger de détresse psychique au temps d'immaturation du moi,
- (2)- danger de perte de l'objet dans les premières années,
- (3)- danger de castration à la phase phallique,
- (4)- angoisse devant le surmoi à la période de latence.

Je dirai que ces quatre époques ont en commun la construction de la structure et que ce qui est à craindre est à tout coup une difficulté inhérente à cette construction, en particulier, quand asphérisquement la construction passe par une fonction d'évidement. Respectivement :

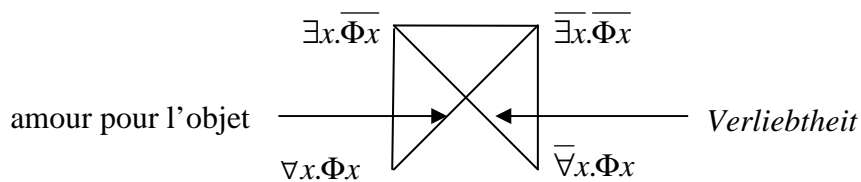
- (1)- préconstruction,
- (2)- stagnation dans la construction de l'objet,
- (3)- infiltration de l'ensemble de la structure par les termes phalliques (quanteurs de la sexualité),
- (4)- insupportable de l'aliénation entre les niveaux moi-ça et surmoi (idéal du moi et moi idéal).



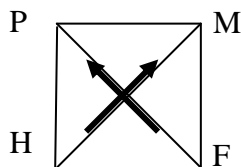
Aussi Freud est-il amené à compléter ses vues dans une note, en intégrant dans le descriptif d'ensemble la seconde topique. S'il n'y avait que le sujet (le moi) en cause, les choses pourraient être présentées dans le cadre de la première topique : accès ou non à la conscience, et si non refoulement avec formation de substitut faisant symptôme. Surtout la motion pulsionnelle refoulée (sous-entendu : à valeur de représentation) demeurerait inentamée, non modifiée « dans l'inconscient ». (Les guillemets correspondant pour moi à souligner que conscient ou inconscient, comme réel et symbolique chez Lacan, ne sont pas des récipients, mais, toujours à mon avis, des modes fonctionnels : c'est *en tant que* réelle ou symbolique, consciente ou inconsciente, que la motion, la représentance ou la représentation, joue son rôle.) De là la question de Freud concernant cette motion pulsionnelle : est-elle

simplement rangée au placard de l'inconscient ou est-elle prise dans un processus de digestion qui en retranscrit les termes, la visée, la forme, les rapports qu'elle entretient avec d'autres fonctions ? Le corollaire de cette question n'est pas de savoir si le désir refoulé persiste à côté du symptôme, mais si ce dernier joue encore un rôle, même si le désir qu'il représente s'est atténué ou modifié. La réponse est aussi une affaire économique, et pas uniquement une question de mise en forme ou de topique, quant à savoir si toute l'énergie du désir se transfère au symptôme ou non. Au total, cela revient à questionner, à l'encontre de la réponse antérieure, quant à savoir si un désir malsonnant peut être supprimé.

Et c'est bien dans ces termes que la question de la castration peut être posée : qu'en est-il de la suppression d'un désir de fait du refoulement et dans l'abord qu'on peut en avoir malgré son caractère inconscient ? Je veux dire que « castration » a ce sens de « suppression du désir » (quand bien même serait-il inconscient). C'est pourquoi Lacan déplace la question de l'*aphanisis* : de concerner le désir seul chez Jones, à valoir pour le sujet comme tel en son évanouissement, chez Lacan. Quel est le rapport de l'angoisse de castration avec la fonction de symptôme ? C'est l'objet du chapitre suivant. Mais Freud précise en quoi la castration, et l'angoisse qui s'y réfère, ouvrent sur des données non symptomatiques qui en développent la raison. Je veux dire l'amour. Et même si Freud ne rappelle pas ici la distinction qu'il fait à propos du narcissisme entre amour pour l'objet et énamoration, il n'en reste pas moins important de faire jouer ce distinguo. La perte devient ici relative à l'amour et concerne moins la position phallique du sujet (se situant aux places à lui dévolues par les quanteurs de la sexuation), mais cède alors la place aux fonctions opérant entre ces places.



On passe ainsi du risque de perte d'amour de la part de l'objet (éventuellement réversif avec la perte d'amour pour l'objet) au risque de perte d'amour pour soi (et sa réversion avec l'amour attendu de l'Autre), et vice versa. Comme il insiste sur la position féminine de l'œdipe, Freud en vient à souligner l'importance de la *Verliebtheit* dans l'hystérie (corollaire de la question : qui détient le phallus ?).



Il est donc fondé à redéfinir en termes de castrations différenciées ce qu'il en est de l'angoisse dans les névroses :

- crainte de la perte d'amour dans l'hystérie,
- menace de castration dans les phobies,
- angoisse devant le surmoi dans la névrose obsessionnelle.

9. Développement de l'angoisse et formation de symptôme

Freud assure au total que l'angoisse est la cause principale de la névrose, la raison d'être du symptôme étant d'y couper, c'est-à-dire de soustraire le moi (le sujet) à la situation de danger. Le danger se matérialise quand on empêche le symptôme d'opérer, laissant le sujet sans défense devant les revendications pulsionnelles. La mise en œuvre du système *Lust-Unlust* pare à la menace émanant du ça. L'avantage tient à la réduction de jouissance néfaste (*Unlust*) du fait de l'angoisse : l'angoisse, comme simple signal, met en œuvre bien moins d'énergie que celle qui est conditionnée directement par la situation dangereuse. C'est en quoi il convient de ne parler en ces termes que du processus de défense et de ne garder le terme de « symptôme » que pour la formation de substitut.

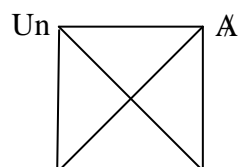
9.1. La défense comme nœud de la triade symptôme-angoisse-danger

Au binaire symptôme-angoisse Freud adjoint donc le danger lui-même. Ou plus exactement il met en jeu ces trois termes au travers de la fonction de chacun. Le symptôme a une fonction de protection vis-à-vis de l'angoisse qui a pour fonction de signaler le danger en ce qu'il est menaçant. Passant de l'un à l'autre la raison fonctionnelle se présente comme la seule véritable menace, laquelle implique un « retranchement » du sujet portant sur l'objet « le plus estimé », se transposant (c'est une *Entstellung*) ainsi sur le pénis. L'étymologie flotte à propos de « castration » dont le sens de retranchement renvoie aussi au camp¹ (*castrum*).

De là la seconde topique trouve sa raison d'être : la menace opère dans le ça et met en branle le moi qui met en jeu l'angoisse à partir de l'instance *Lust-Unlust*. Ce qui est déplaisant dans l'*Unlust* a un caractère économique notable : c'est bien parce que l'angoisse n'a pas d'autre fonction que de signal que l'énergie qu'elle implique est moindre. Ce n'est donc pas un simple déplacement de déplaisir. De là encore le double aspect du symptôme : sa face patente et désagréable rend tout le processus précédent accessible en un point, même si sa face cachée, qui lui donne sa raison d'être, ne rend pas visible la soustraction au danger qui se joue entre le moi et le ça. Je dirai : entre le sujet et les conditions réelles d'émergence du danger. La castration répond à cette soustraction et l'implique réversivement.

Mais, soit rappelé en passant, le moi et le ça n'ont pas une différence radicale de nature : ce sont deux développements distincts de la subjectivité. Aussi le moi interfère-t-il avec le ça pour en modifier les termes.

Dans cette conception la défense prend un aspect variable selon la logique des séquences d'organisation subjective que Freud indique comme des époques successives de la vie, spécifiables par le « développement de l'appareil psychique ». Les choses s'étagent du plus au moins d'intervention de l'Autre dans la vie subjective : la crainte de la perte (d'amour de la part) de l'Autre fait place à la division aliénante de celui-ci entre ce qui lui échappe comme Un et ce qui en subsiste comme Autre barré (barré de l'Un-en-moins qui contrevient à sa totalité).



Cela implique un jeu et d'identification à l'Un et de toute façon d'amour maintenu pour l'Autre. Mais à jouer de l'Un-Père contre l'Autre-Mère, identification et relation à l'objet

¹ Cf. R. L., « La castramétation », *Dimensions freudiennes, Le bulletin* n°3, 1990.

s'opposent de façon que la crainte concerne maintenant l'existence même du sujet que l'Un peut lui soustraire comme il s'est soustrait à l'Autre. L'Un-en-moins devient ainsi phallique au sens de ce « retranchement » que Freud appelle castration. Et l'angoisse ainsi produite persiste bien-au-delà de la « phase » œdipienne, en passant de la menace, que représente l'Un, à son incorporation, constituante du sujet, en terme de surmoi, nécessaire à la constitution de la conscience morale.

9.2. L'étagement des castrations

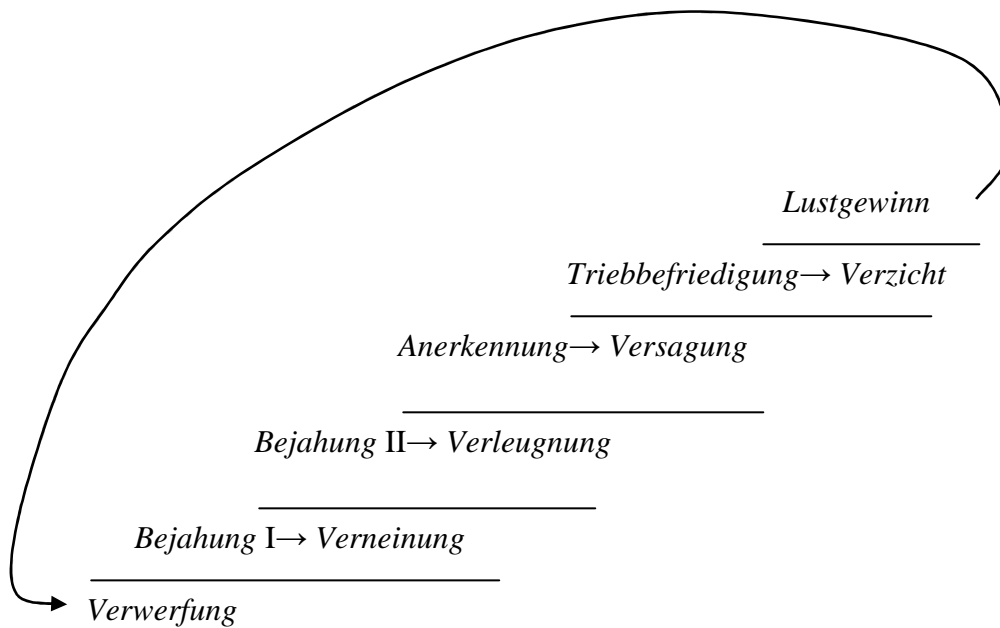
Sur le versant du féminin, Freud spécifie ce qu'on peut toujours pointer comme des phases de castration selon la perte en jeu : (1) concernant l'objet support projectif d'identification, (2) ou l'Autre permettant, mais intellectuellement, un travail d'identification, (3) ou l'objet d'amour ou (4) l'objet de désir comme référent de la position subjective. La confusion entre ces époques, c'est-à-dire la confusion entre des objets divers sujets à la perte, et donc la confusion entre des modes variables de la castration, définit la névrose : persistance de ce qui devrait être révolu et réélaboration de l'actualité et de la contingence de l'à-venir dans des termes inadéquats du passé, plutôt qu'assomption de la perte nécessaire et refondation subjective à partir d'elle. Là encore c'est à lire dans le texte de Freud sur l'Acropole.

Dans les termes de l'élaboration symbolique constituée depuis les négations freudiennes, chacune de ces « étapes », persistantes sans réélaboration ni prise en compte de leur aspect révolu, peut s'entendre comme (1) dénégation de la distinction d'avec l'objet, (2) démenti de cette castration comme opératoire en terme de menace, (3) dédit de l'Autre et (4) renoncement subjectif (*Verneinung* → *Verleugnung* → *Versagung* → *Verzicht*). Alors que la réélaboration de ces étapes négatives de la symbolisation permet à chaque moment de passer de l'une à l'autre, de la positivation de l'une à la raison fonctionnelle de l'autre : (1) affirmation de la perte nécessaire de l'objet, c'est-à-dire nécessité du passer par l'objet perdu, (2) pour impliquer le sujet dans cette perte, en terme de reconnaissance de cette nécessité, (3) pour que la satisfaction pulsionnelle se renouvelle (néanmoins à distance de l'excitation initiale du fait des remaniements symboliques de celle-ci), (4) et que le sujet prenne en compte cet intérêt pour l'objet en ce qu'il produit toujours plus de jouissance et qu'il vaille donc comme plus-de-jouir.

C'est encore dire que le rapport (identificatoire) inclut toujours le non-rapport (objectal) — et que ce qui s'en définit comme castration repositionne au mieux le sujet dans une précarité continuée.

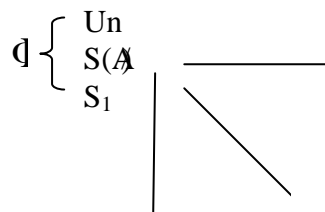
On peut même soutenir que toute névrose est une façon de mettre en jeu l'angoisse ayant trait à un objet tendant à être dépassé et donc ayant trait à une phase qui devrait être elle-même dépassée, et par là une façon de résoudre la question de la réélaboration de ce moment et du passage de cette qualité-là d'objet à une autre. Comme coinçage dans le temps, la névrose (donc à la différence de la psychose) est — paradoxalement, mais pour cette raison même — un facteur d'évolution, établi à tout coup sur des termes inadaptés.

Au minimum, cette confusion des « genres » s'établit sur le maintien des angoisses antérieurement fondées comme nécessaires au développement normal de l'enfant comme support de position subjective, maintien associé à la persistance des solutions symptomatiques de l'époque, qui ne conviennent plus pour l'heure et qui occultent le problème et la solution du jour. Pour Freud les névroses infantiles sont en général un facteur normal de l'évolution (p. 73). C'est en quoi je pense que la série d'enchaînements négatifs, constituant de façon régulièrement discordancielle le symbolique, trouve son expression dans un schéma stratifié qui les condense sans plus les étirer pour les disjoindre,

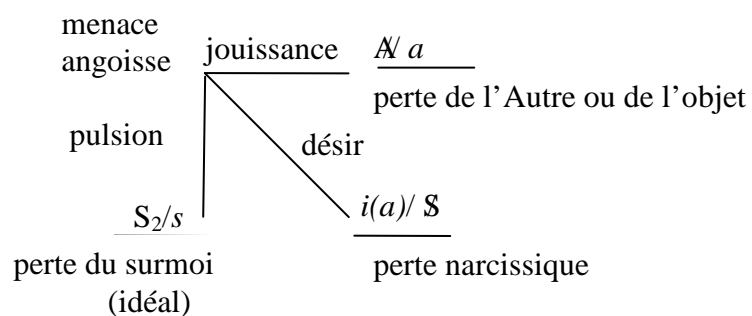


avec un effet en retour du gain de jouissance sur la forclusion.

Comme pour la psychose, le symptôme névrotique correspond à une persistance de la fonctionnalité sur toutes les extensions ou seulement sur telle d'entre elles, persistance qui dépasse l'instantanéité du retour pour les névroses, mais s'avère fixée dans les psychoses en tendant à élargir le domaine extensionnel en jeu. L'effet de la menace de castration dans les névroses dépend



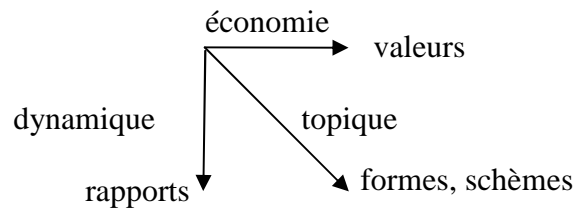
donc du mode de transcription extensionnel qui caractérise la névrose en cause.



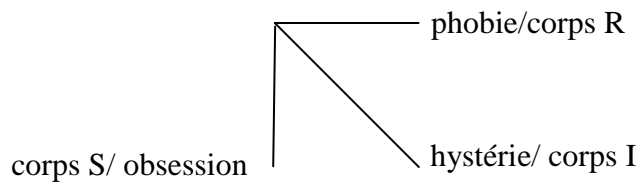
10. Définition de la névrose

Alors « d'où vient la névrose ? » (p.75).

Repartons de l'angoisse, comme « réaction au danger » (p. 77). Cette définition nécessite de reconsidérer ce qui dans le danger, et selon les divers modes de la menace, donne à l'angoisse ce caractère d'absoluité qu'on lui connaît. Le dire ainsi souligne que la menace, en ce qu'elle est essentielle à la définition de la signifiante comme hypothétique à l'œuvre², ne prend les caractères qui la déterminent comme angoisse qu'au travers des extensions qui la particularisent en termes de valeur, selon le schème retenu et selon les rapports qu'elle induit. Je le dis ainsi pour en souligner les caractères économiques, dynamiques et topiques.

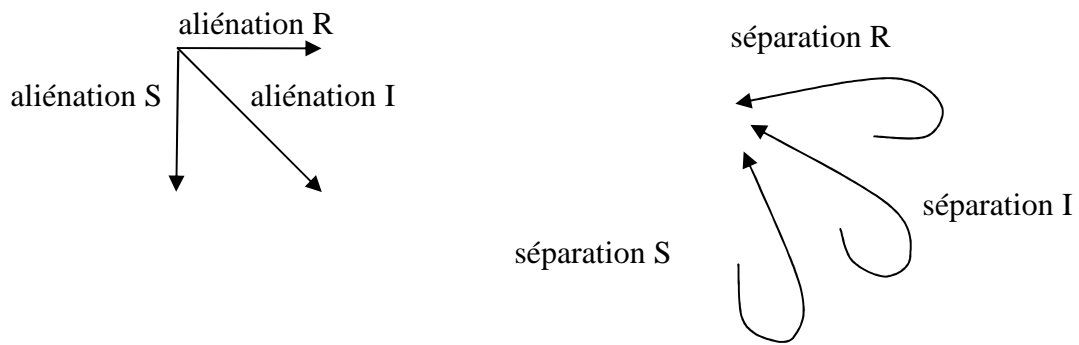


L'économie de la valeur implique l'angoisse dans la dialectique de la jouissance, qui récuse la jouissance de l'Autre au profit de la jouissance phallique, en spécifiant l'objet d'angoisse en cause devant lequel recule le phobique. La topique de l'imaginaire met en jeu la specularité ambivalente du sujet dans son désir que manifeste l'hystérique dans l'ostentation et le théâtralisme de sa position. La dynamique signifiante de la mise en rapports pulsionnels de l'angoisse, tels qu'ils concernent le sujet dans l'obsessionnalité, implique la raison d'évidement que l'obsessionnel met en cause pour justifier le manque d'assise de ses constructions, en ce qu'elles sont bien évidemment signifiantes.

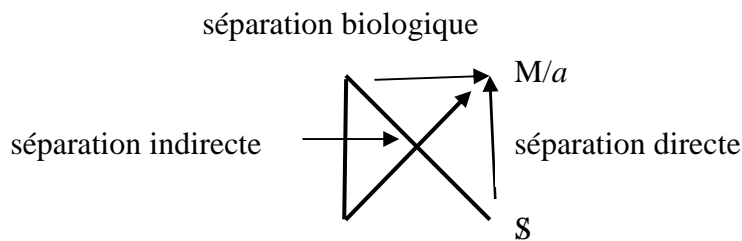


Cela s'entend dans le rapport à l'objet qui spécifie la phobie, comme l'hystérie est un rapport narcissique et l'obsessionnalité un rapport à l'arbitraire (selon Saussure) du langage. Nous retrouvons là les trois modes de l'aliénation (et leur contrepartie de séparation) que nous avons déjà évoqués.

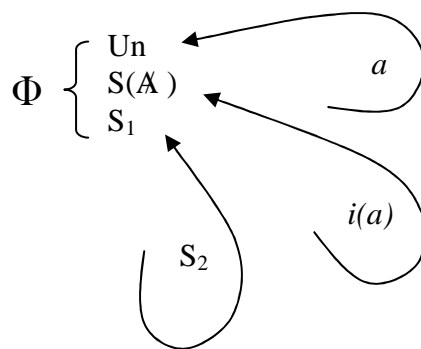
² La structure de l'hypothétique menace par principe ses constructions, puisque par définition une hypothèse ne saurait être garantie.



C'est dire que les tentatives d'uniformiser la causalité névrotique (et même psychotique) tournent court (Adler, Rork, Jung...). Freud l'avance (p. 78) en des termes de relation au réel (maternel) : perte biologique de la mère, puis perte de l'objet qu'elle figure, directement puis indirectement. Le terme de « séparation » apparaît bien là sous la plume de Freud.



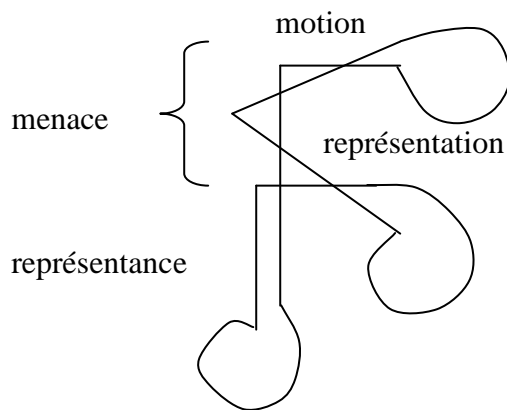
Quand Freud signale (p 78) que le terme d'« abréaction » demande à être explicité, on peut répondre par la définition que Lacan donne de la séparation comme productrice du sujet (*se parere*, parturition de soi), mettant en œuvre la seule « chose » que celui-ci a à disposition : le vide fondant d'une manière ou d'une autre son aliénation. La mise en œuvre extensionnelle de ce vide intensionnel en autorise, une mise en valeur, en forme, en rapport qui permet de le caractériser de façon variable selon le registre en jeu et le mode d'aliénation en cause.



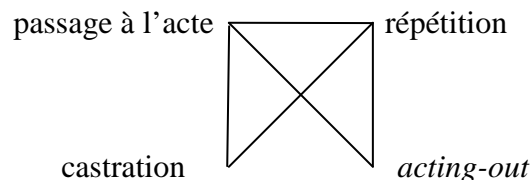
C'est à entendre depuis la fonction du manque qui donne sa valeur agalmatique à l'objet a , sans cela réduit psychotiquement à n'être qu'un déchet dévalorisant le sujet ; de même depuis

le renversement propre à l'inanité de l'image spéculaire, n'incluant pas la supplémentation phallique dans le miroir, et la béance maintenue au sein de la réversion imaginaire faisant dépendre le sujet, pour l'aspect qu'il prend comme pour sa nomination, de la bascule du plan de l'Autre dans cette imagerie qui l'amène à se trouver clivé entre idéal du moi et moi idéal ; enfin depuis l'arbitraire, voire la contingence, du signifiant dont le sujet métaphorise l'articulation constituante en tant qu'il s'en trouve refendu. Et ces modes de la séparation se prêtent très bien au discours historisant (dans « Constructions dans l'analyse ») voire phylogénétiste de Freud (p. 79) : si l'homme se distingue des animaux, c'est que le vide laissé libre par le meurtre du Père opère encore en tout sujet — et implique sa nécessité —, afin que celui-ci se détermine à partir de là en incorporant ce vide pour le présentifier (en tant que non-rapport) au travers du rapport identificatoire avec ce Père.

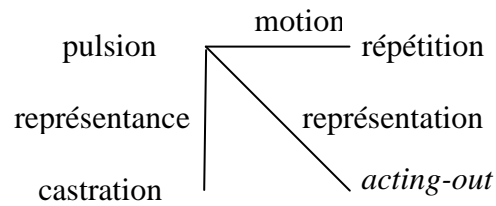
La séparation met donc en jeu l'économie de la motion pulsionnelle, la dynamique de la représentance et la topique de sa représentation. Elle est démontage (et en particulier démontage interprétatif, voire strictement « analytique ») des enjeux pulsionnels. En contrevenant à la motion pulsionnelle inacceptable le sujet en permet la mise en jeu de la représentance pour, des représentations de celle-ci, assurer ce que la menace en cause a d'hypothétique.



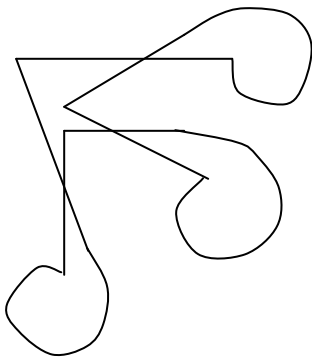
Un tel schéma de l'organisation « séparatrice » du sujet met en circulation, au travers de l'éclatement et de la recentralisation, de nouveau pluralisée, etc., de la séparation, ce que le schéma quadrique de Lacan dans *L'acte psychanalytique* peut avoir de par trop « placé ».



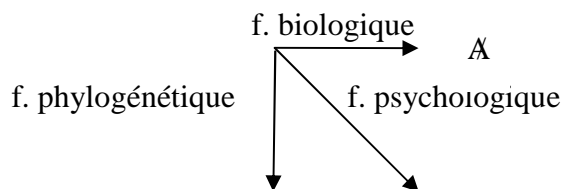
Entendons que la castration concerne préférentiellement l'acte lui-même, comme éminemment symbolique, quand la séparation qu'elle entraîne s'avère se répéter d'un registre à l'autre de la structure quelle que soit la figure d'extériorisation que cet acte prenne.



La motion pulsionnelle suit donc les voies répétitives des frayages antérieurs, dont le sujet ne s'extrait qu'à mettre en œuvre d'autres aspects de la pulsion.



J'interprète comme des manières de parler de la fonction signifiante les trois facteurs que Freud fait intervenir *in fine* (p. 82 sq.) : biologique, phylogénétique, psychologique.



(1) Le facteur biologique est de l'ordre de l'appel nécessaire à l'Autre qu'implique la « prématurité » du nouveau-né, avec pour effet un renforcement des conditions extérieures réelles.

(2) Le facteur phylogénétique est déduit du développement par étapes de la libido. Freud en fait un « sédiment historique » (p. 83). On peut le concevoir dans la logique de ce que la

fonction Père représente en tant que présentification de l'absence fondatrice du symbolique. Le même schéma fonctionne ici comme pour la prématurité biologique du petit d'homme : le contact prématuré avec la sexualité est un facteur de sidération et de dépendance.

(3) Le facteur dit psychologique met en jeu la différenciation du moi et du ça, et « se rattache [donc] aussi [...] à l'influence du monde extérieur » (*ibid.*).